La Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 28 AOUT 1850.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 83, rue de Chartres.

JOURNAL OFFICIEL de l'Etat, du Conseil-Général, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Législation.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 28 AOUT.

TRAVAUX DU CONGRÈS.

Le Sénat en voulant les lois urgentes que réclament le repos du pays n'a fait que la moitié de ce qu'il devait. La Chambre Haute a cru sa faute passée en se hâtant, après le rejet du bill de compromis, d'adopter en détail les dispositions qu'elle avait repoussées dans leur ensemble. Elle a compris qu'il fallait absolument une solution à certaines questions afin de rassurer les esprits qu'inquiétaient l'agitation abolitioniste et les termes de guerre civile qui s'annonçaient au Texas.

Le Sénat a donc fait son devoir, et c'est maintenant au tour des Représentans de justifier la confiance de leurs commettans. Jusqu'à présent, nous le disons à regret, ils ne montrent pas un très grand empressement à marcher sur les traces des Sénateurs. Mais la session tire à sa fin, les péripéties du drame parlementaire marchent rapidement vers un dénoûment, et il serait vraiment déplorable que la sanction des Représentans lui faute à l'œuvre patriotique des Sénateurs.

Pour viennent ces atermoiemens, ces délais sans motif, ces lenteurs sans raison, dont en fin de compte le peuple est la première victime ? De la funeste coalition des abolitionistes et des esprits du Sud, d'abord, et ensuite, des jalousies noyables, des haines mesquines, des défiances peu honorables qui divisent les mandataires de la Nation. Les uns sont exclusivement en faveur de l'admission de la Californie; les autres veulent se borner à donner un gouvernement provisoire aux territoires du Nouveau Mexique et d'Utah; ceux-ci hésitent à doter ces provinces d'une loi gouvernementale qui ne renfermerait pas le proviso-Wilmot; ceux-là craignent les empiètement successeuls qui pourraient, disent ils, succéder à l'organisation de la Californie en Etat libre; à droite, on désire le reglement des frontières texiennes, à gauche on combat cette mesure.

Que signifie cette situation et comment concilier toutes ces opinions divergentes ? La tâche est impossible, et les Représentans n'y mettent pas de bonne volonté et n'abdiquent quelques unes de leurs prétentions exclusives et égoïstes au profit de l'*ordre* et de la tranquillité.

Nous craignons que les scènes qui ont eu lieu au Sénat ne se renouvellent à la Chambre des Représentans. Dieu sait cependant que nous avons assez de ces irritantes discussions et de ces éclats sans portée, sans valeur, sans utilité. Pourquoi ressasser un thème usé ? Pourquoi reprendre ce qui a été dit mille fois ? Pourquoi nous donner une nouvelle édition, revue et augmentée, de toutes ces harangues mort-nées sur lesquelles maints orateurs en herbe fondaient leurs espérances de gloire future ? Assez de cette cohue ! Assez de ces parodies patriotiques! Assez de ces grands mots qui cachent un profond égoïsme ou un insatiable orgueil ! Ce qu'il faut au pays, cette heure, ce sont les lois sages et conciliantes qui a volées le Sénat et qui seules peuvent mettre un terme à de futiles discordes. Que les représentants y songent s'ils ne veulent avoir sur leurs têtes les imprécations du peuple. Nous sommes las des intrigues, ces déclamations creuses qui ne fondent rien, et, au lieu de mots nous voulons des actes.

Pourquoi la Chambre a-t-elle refusé de mettre à l'ordre du jour les bills du Sénat dans l'ordre où ils avaient été adoptés par cette dernière assemblée? C'était si simple et si facile ! Mais ce qui est simple ne peut pas toujours n'imagination grandiose de certains honorables. Ils ont trouvé plus original de ne rien faire et de jouer agréablement sur les projets, vrais ou faux, du Président.

M. Fillmore est animé, lui, des meilleures intentions. Il n'est pas seulement en faveur de l'admission de la Californie et du réglement des trois autres territoires, mais en faveur de la création d'un gouvernement territorial pour le Nouveau Mexique et Utah, sans disposition spéciale relativement à l'esclavage. Il n'approuve pas le proviso-Wilmot, et la meilleure preuve de ce que nous avançons, c'est qu'il a donné à M. Webster la première place du cabinet. Le Président appelle de ses vœux le moment où ces mesures obtiendront la sanction de la Chambre, et on pourra juger à l'empressement qu'il mettra à signer ces différentes lois, de sa sollicitude pour le repos du pays et la tranquillité des citoyens.

Espérons que la Chambre ne persistera pas dans le vote où elle est entrée et consentira enfin à délibérer sur les bills du Sénat.

TEXAS.—Par l'arrivée du vapeur *Galveston* nous avons des journaux du Texas jusqu'au 24 courant. Il ne nous apprennent rien de nouveau sur ce qui se passe à la Législature.

Les Indiens qui antérieurement le voisinage de San Antonio se montrent plus audacieux que jamais. On a cet enfin décidé, à ce qu'il paraît, à ne rien faire contre eux de la cavalerie : c'est le seul moyen de les débarrasser le pays.

CONGRES.

SENAT, 19 *août*.—Un bill pour venir en aide au commodore Warrington et aux autres officiers, ainsi qu'aux hommes d'equipage de la corvette *Peacock*, est pris en considération et passé.

Le bill relatif à l'extradition des esclaves fugitifs est soumis au Sénat.

M. Mason propose un substitut.

M. Dayton propose d'amender le bill en supprimant certaines clauses et en les remplaçant par d'autres qui ordonnent le jugement devant un jury dans l'Etat où l'esclave fugitif sera arrêté. Cette proposition est discutée et rejetée par 25 voix contre 11.

Un autre amendement conçu dans le même sens est présenté par M. Chase et également rejeté.

M. Winthrop présente un amendement portant suppression de l'arbitrage du commissaire l'esclave et celle le privilège de l'habeas corpus. Rejeté par 29 voix contre contre 11.

La suite de la discussion est alors différée et le projet de loi destiné à servir de complement au bill de réglement pris en considération. Le Sénat refuse de concourir aux amendements de la Chambre des Représentans, et s'ajourne.

CHAMBRE DES REPRESENTANS.—M. Thompson de la Pennsylvanie, rapporte, au nom du comité judiciaire, avec divers amendemens, le bill du Sénat destiné à servir de complement au bill de recensement. Ce nouveau bill accorde une distribution additionnelle aux députés-marshall et autorise le secrétaire de l'intérieur à prolonger, en cas de nécessité, jusqu'au 1er janvier 1851, le temps dans lequel les retours doivent être faits. Les amendemens sont adoptés à l'unanimité.

M. Brown, de l'Indiana, demande la permission de présenter une resolution pour fixer à l'ordre du jour, à partir du jeudi suivant, les bills votés par le Sénat, en procédant comme suit: le bill décrétant un gouvernement territorial pour le Nouveau Mexique; 2o bill pour régler les frontières du Texas; 3o bill pour admettre la Californie dans l'Union ; 4o bill créant un gouvernement territorial pour Utah. (On voit que l'ordre du Sénat est ici interverti.)

La cour débat s'engage entre plusieurs membres.

M. Brown modifie la résolution en fixant la fin de son consideration des bills au lendemain.

La Chambre refuse par 93 voix contre 87 de décréter la suspension du reglement.

M. Ashmun demande la permission de présenter une resolution pour mettre à l'ordre du jour du lendemain les bills du Sénat dans l'ordre qu'ils ont été votés par cette dernière assemblée.

M. Preston King suggère à M. Ashmun de modifier la résolution de manière à fixer la prise en consideration de ces bills pour la prochaine séance. L'amendement n'est pas accepté.

La Chambre refuse par 94 voix contre 94 d'accorder la suspension du réglement.

M. Harris, du Tennessee, demande la permission de présenter une résolution fixant l'ajournement du Congrès au second lundi de septembre.

La Chambre refuse par 104 voix contre 81 d'accorder la suspension du réglement.

M. Strong, au nom de la majorité du comité des élections, et M. Van Dyke, au nom de la minorité, présentent leurs rapports sur l'élection contestée de la *Pennsylvanie*. Le rapport de la majorité conclue à l'admission de M. Robbins, qui siége déjà.

La Chambre se constitue en comité général pour délibérer sur le bill des allocations civiles et diplomatiques.

Plusieurs amendemens sont adoptés, puis la séance du comité est levée.

M. Maurison demande la permission de présenter une résolution dont l'objet est de mettre à l'ordre du jour du quatrième lundi d'août le bill concernant la réduction du tarif postal.

La Chambre s'ajourne.

NOMINATIONS.

On écrit de Béton-Rouge que le gouverneur a nommé aux places d'inspecteurs de tabac les personnes suivantes : MM. WALTER TURNBULL, A. GREEN, ED. DURIVE, P. A. HARDY, JAMES PATTON, THOMAS C. FORTER, PHILIPPE GUESNON, AUGUSTE DUPLANTIER et O. H. POLK.

M. C. A. PIÉRON, fondateur du *Messager* de St-Jacques, est mort ces jours derniers.

RECONNAISSANCE HYDROGRAPHIQUE.—Nous lisons dans le *Vigilant* de Donaldsonville de samedi dernier :

Le steamer *Creole*, capitaine Sutton, est arrivé mercredi matin. Il a été hélé par le cutter du Sénat chargé de l'entretien des levées, pour faire un voyage d'exploration relativement aux levées, aux crevasses, aux cours d'eau naturels, &c. Il a quitté mardi la Nouvelle-Orléans, se dirigeant vers l'Atchafalaya. A bord de ce bateau se trouve une nombreuse compagnie d'exploration composée de l'hon. Sam. Ricker, président du comité des levées, de M. Louis Bringier, arpenteur général, du professeur J. L. Riddell, du docteur Boothe, du capitaine Lynchi de M. W. W. King et d'un corps d'ingénieur dont les noms suivent, savoir: MM. Ben Bussou, C. G. Forshey, Hugh Grant, A. S. Phelps, Thos. Lafarelle et L. A. Breton.

Ces messieurs, en remontant le fleuve, en ont soigneusement déterminé la largeur dans plusieurs localites, et ils l'ont en outre sondé au-dessus et au-dessous des crevasses Forster et Sauvé. On se rappelle sans doute que, le 20 juillet, ils ont attentivement exploré les abords de la crevasse du Bonnet-Carre.

On assure que M. Ricker a l'intention de faire examiner et mesurer la source du Bayou Lafourche.

L'hon. S. Van Winckle, ci-devant président du comité des levées, et auteur d'un précieux rapport sur cet important sujet, de joindra à l'expédition dont il s'agit, avec le colonel P. O. Hebert, ingénieur de l'Etat, M. A. D. Woolridge, l'hon. S. M. D. Clark, membre du comité actuel du Sénat, et plusieurs autres citoyens distingués.

RECENSEMENT—Le recensement décennal décrété par le Congrès constate une augmentation extraordinaire de la population dans presque toutes les grandes villes du Nord ainsi que dans les Etats; celle du Massachusetts s'est accrue de deux cent cinquante mille habitans. A New-York l'augmentation est encore plus considérable. Et la Nile-Orléans? Nous craignons fort que le recensement n'indique une diminution dans le chiffre de la population.

MASSACHUSETTS—Une dépêche télégraphique nous apprend que J. A. ELLIOTT, candidat whig du 1er district congressionnel du Massachusetts, et Upham, candidat whig du second district, ont été élus. On croit que l'élection ne donnera pas de résultat dans le quatrième district.

Le Sud doit surtout se féliciter de l'élection de M. Elliott. Le premier a appuyé sa signature à l'Adresse dans laquelle son nombre de citoyens de Boston ont exprimé leur approbation de la conduite tenue au Sénat par M. Webster au sujet de l'esclavage. Son élection est donc tout pas le triomphe des whigs mais le triomphe du Sud.

MEURTRE A PHILADELPHIE—Un individu nommé Bird, ayant un petit magasin de bijoux dans Fifth street, a été assassiné dans la soirée du 19 de ce mois par des malfaiteurs qui s'étaient introduits chez lui dans l'intention de commettre un vol.

MORT DU PÈRE—Le révérend P. BRAUPERS, prêtre catholique, est mort dernièrement du choléra à Milwaukie, dans le Wisconsin. Animé d'une charité ardente il passait ses jours et ses nuits, peuplant toute la durée de l'épidémie, à venir des consolations aux pauvres et aux malades. Aussi ses paroissiens l'aimaient-ils à l'égal d'un père. Toute la population de Milwaukie a assisté à ses funérailles.

POPULATION DE BALTIMORE. — Les journaux de Baltimore disent que d'après les chiffres partiels qu'ils ont déjà connus, il est probable que la population de cette ville s'élève à 165,000 habitans, peut-être davantage. En 1840, Baltimore ne comptait que 103,000 habitans. On voit que l'accroissement de la population a été rapide.

EMIGRATION—Il est arrivé à New-York en un jour, la semaine dernière, quatorze navires venant de la Grande Bretagne. Ils avaient à bord 3,204 passagers.

L'EXPEDITION AU POLE ARCTIQUE.—Le département de la marine a reçu une dépêche du lieutenant E. J. De HAVEN, commandant l'expédition américaine envoyée à la recherche de Sir John Franklin. Cette dépêche, écrite au mouillage de l'île aux Baleines porte la date du 29 juin. Le lieutenant De Haven raconte simplement les incidens de son voyage. Il écrit qu'il allait remettre incessamment à la voile pour le détroit de Wellington où les bâtimens anglais n'avaient pas encore pénétré. Les équipages des deux navires sont en bonne santé.

MEXIQUE.

Nous avons reçu nos lisses du *Trait d'Union*, qui renferme des nouvelles de Mexico jusqu'au 10 courant. Nous leur empruntons les faits suivants :

MORT DE M. PENN Y BARRAGAN.—Le 2 de ce mois est mort à Jalapa, du choléra, M. le général Matias Penn y Barragan, commandant général de l'Etat de Vera-Cruz.

NOMINATIONS.—Le gouvernement suprême a nommé M. le général Romulo Diaz de la Vega commandant-général du District et de l'Etat de Mexico, en remplacement de M. le général Quijano, que son état de maladie empêche de continuer l'exercice de ses fonctions.

On a encore également nommé: commandant-général de l'Etat de Sacatecas, M. Bustillos, et gouverneur en second du palais, M. le colonel Nicomedes del Callejo.

SUICIDE.—Un espagnol nommé Antonio Gadea s'est suicidé dernièrement à Tepic ; on ignore la cause de cette fatale détermination.

IMMIGRATION.—L'inspecteur des colonies militaires d'Orient annonce au gouvernement suprême que plus de 700 individus des deux sexes, parmi lesquels se trouvent quelques nègres, ont émigré du territoire nord-américain et passé sur les paysages sujets de Lopez-Santa-Anna.

Ces pagnons, se dit van Badèle, viennent de Doudrecht et par conséquent de y peuvent retourner. Quelqu'un qui attacherait un mot à l'ouïe de ces pigeons courrait la chance de laisser de ses nouvelles à Dordrecht, qu'on le pleure.

Puis, après un moment de rêverie,

Ce quelqu'un-là, ajouta van Badèle, ce sera moi.

On est patient quand on a vingt-huit ans et qu'on est condamné à une prison perpétuelle, c'est-à-dire à quelque chose comme vingt-deux ou vingt-trois mille jours de prison.

Van Badèle, tout en pensant à ses trois oiseaux, car cette pensée lui faisait toujours au fond de sa mémoire comme un ver de cœur au fond de la pomme, van Badèle, disons nous, tout en pensant à ses trois oiseaux, se fit un piège à pigeons. Il tenta ces volatiles par toutes les ressources de son comme, du bon sous de Hollande par pour, — 12 sous de France, — et au bout d'un mois de tentations infructueuses, il prit une femelle.

Il mit deux autres mois à prendre un mâle; puis il les enferma ensemble, et vers le commencement de l'année 1673, ayant obtenu des œufs, il tacha la femelle, qui, confiante dans le mâle qui les couvait à sa place, s'en alla toute joyeuse à Dordrecht avec son bulot sous son aile.

Elle revint le soir.

Elle avait conservé le billet.

Elle en garda ainsi quinze jours, au grand désespoir du mari d'abord, puis ennuie au grand désespoir de van Badèle.

Le seizième pour enfin elle revinq, vide.

Or, van Badèle attendait un billet à sa nourrice, la vieille Frisonne, et supposant les âmes charmées qui le mouvement de le lui faire remettre le plus surement et le plus promptement possible.

Dans cette lettre, adressée à sa nourrice, il y avait un petit billet adressé à Rosa.

Dieu, qui porte avec son souffle les grains de raverelle sur les murailles des vieux châteaux et qui les fait fleurir dans un peu de plâtre, Dieu permit que la nourrice de van Badèle reçût cette lettre.

Et voici comment :

En quittant Dordrecht pour la Haye et la Haye pour Goreum, mynher Isaac Boxtel avait abandonné son maison, non seulement son domestique, non seulement son observatoire, non seulement ses télescopes, mais encore ses pigeons.

Le domestique, qu'on avait laissé sans gages, commença par manger le peu d'économies qu'il avait, puis comme il ne mit a manger les pigeons.

Ce que voyant les pigeons, ils émigrèrent du toit d'Isaac Boxtel sur le toit de Cornelius van Badèle.

La nourrice était un bon cœur qui avait besoin d'aimer quelque chose. Elle se prit de bonne amitié pour les pigeons qui étaient venus lui demander l'hospitalité, et quand le domestique d'Isaac reclama pour les manger les douze ou quinze derniers comme il avait mangé les douze ou quinze premiers, elle offrit de les lui racheter, moyennant six sous de Hollande la pièce.

C'était le double de ce que valaient les pigeons; aussi le domestique accepta-t-il avec une grande joie.

La nourrice se trouva donc légitime propriétaire des pigeons de l'enviex.

C'étaient des pigeons mêlés à d'autres qui, dans leur pérégrination, vaintinent la Haye, Leyewestein, Rotterdam, allant chercher sans doute du bleé d'une autre nature, du chènevis d'un autre goût.

Le hasard, ou plutôt Dieu, Dieu que nous voyons, nous, au fond de toutes choses, Dieu avait fait que Cornélius van Badèle avait pris justement un de ces pigeons-là.

Il en résulte que si l'oiseau n'eût pas quitté Dordrecht pour suivre son rival à la Haye d'abord, puis ensuite à Goreum ou à Leewestein, comme on voudra, les deux localites n'étant séparées une par la jonction du Wahal et de la Meuse, c'eût être encore ses mains et non celles de la nourriture qui lui tombé le billet écrit par van Badèle; de sorte que le pauvre prisonnier, comme le corbeau du savetier rapportait petit pain tempe et ses peines, et qu'au lieu d'avoir à raconter les événemens variés qui, pareils à un tapis aux mille couleurs, vont se dérouler sous notre plume, nous n'aurions eu à décrire qu'une longue série de jours, pâles, ternes et sombres comme le matériau de la nuit.

Le billet tomba dans les mains de la nourrice de van Badèle.

Aussi vers les premiers jours de février, comme les premières heures du soir descendaient du ciel laissant derrière elles les étoiles naissantes, Cornélius entendit dans l'escalier de la tourelle une voix qui lui le fit tressaillir.

—Il porta la main à son cœur et écouta.

C'était la voix douce et harmonieuse de Rosa.

Il donna-le, Cornélius ne fut pas si étourdi de surprise, et extravagant de joie qu'il l'eût eu sans l'histoire du pigeon. Le pigeon lui avait en échange de sa lettre rapporté l'espoir sous son aile vide, et il l'attendait chaque jour, car il connaissait Rosa, s'avoir, si le billet lui avait été remis, des nouvelles de son amour et de ses cœlaux.

Il se leva, prêtant l'oreille, inclinant le corps du côté de la porte.

Oui, c'étaient bien les accens qui l'avaient ému si doucement à la Haye.

Mais maintenant Rosa, qui avait fait le voyage de La Haye à Leewestein, Rosa qui avait réussi, Cornélius ne savait comment, à pénétrer dans la prison; Rosa parvint-drait-elle aussi heureusement à pénétrer jusqu'au prisonnier.

Tandis que Cornélius, à ce propos, échafaudait pensée sur pensée, désire sur inquiétude, le guichet placé à la porte de sa cellule s'ouvrit, et Rosa brillante de joie, de parure, belle surtout de chagrin qui avait pâli ses joues depuis cinq mois, Rosa colla en figure au grillage de Cornélius en lui disant :

—Oh monsieur ! monsieur, me voilà.

Cornélius étendit les bras, regarda le ciel et poussa un cri de joie.

—Oh ! Rosa, Rosa ! cria-t-il.

—Silence ! parlons bas, mon père me suit, dit la jeune fille.

—Votre père ?

—Oui, il est là dans la cour au bas de l'escalier, il reçoit les instructions du gouverneur, il va monter.

—Les instructions du gouverneur ! ....

—Ecoutez, je vais tâcher de tout vous dire en deux mots : Le stathouder a une maison de campagne à une lieue de Leyde, une grande laiterie pas autre chose, c'est ma tante, et nourrice, qui a la direction de tous les animaux qui sont renfermés dans cette métairie. Du que j'ai reçu votre lettre, votre lettre que je n'ai pas pu lire, hélas, mais que votre nourrice m'a lue, j'accourus chez ma tante, là je suis restée jusqu'à ce que le prince vînt à la laiterie, et quand il y vint, je lui demandai que mon père trouvât une fonctions de premier porte-clefs de la prison de la Haye contre les fonctions de gôtier à la forteresse de Loewenstein. Il me donna ma demande, s'il l'eût connu, pensa-t-il, peut-être, au contraire, il accorda.

—Comme vous voyez.

—De sorte que je vous verrai tous les jours ?

—Le plus souvent que je pourrai.

—O Rosa ! ma belle madone Rosa ! dit Cornélius, vous m'aimez donc un peu ?

—Un peu.... dit-elle, oh ! vous n'êtes pas assez exigeant, monsieur Cornélius.

—Cornélius lui tendit passionnément les mains, mais leurs doigts seuls purent se toucher à travers le grillage.

—Voici mon père ! dit la jeune fille.

Et Rosa quitta vivement la porte et s'élança vers le vieux Gryphus qui apparaissait au haut de l'escalier.

VI.

LE GUICHET.

Gryphus était suivi du moloss.

Il lui fallait faire en tonde pour qu'à l'occasion il reconnaît les prisonniers.

—Bon père, dit Rosa, c'est ici la fameuse chambre d'où M. Grotius s'est évadé ; vous savez, M. Grotius ?

—Oui, oui, ce coquin de Grotius ; un ami de ce scélérat de Barneveldt, que j'ai vu exécuter quand j'étais enfant. Grotius ! ah ! ah ! c'est de cette chambre qu'il s'est évadé. Eh bien, je reponds que personne ne s'en évadera après lui.

Et, en ouvrant la porte, il commença dans l'obscurité son discours au prisonnier.

Quant au chien, il alla en grognant flairer les meubles du prisonnier, comme pour lui demander ce qu'il doit. Il n'était pas mort, lui qu'il avait vu sortir entre le greffier et le bourreau.

Mais la belle Rosa l'appela, et le molosse vint à elle.

—Monsieur, dit Gryphus en levant au lanterne pour tâcher de prendre un peu de lumière autour de lui, vous voyez en moi votre nouveau gôtier. Je suis chef des porte-clefs et j'ai les chambres sous ma surveillance. Je ne suis pas méchant, mais je suis inflexible pour tout ce qui concerne la discipline.

—Mais je vous connais parfaitement, mon cher monsieur Gryphus, dit le prisonnier en entrant dans le cercle de lumière que projetait la lanterne.

—Tiens, tiens, c'est vous, monsieur van Badèle, dit Gryphus; ah ! c'est vous; tiens, tiens, tiens, comme on se rencontre.

—Oui, et c'est avec un grand plaisir, mon cher monsieur Gryphus, que je vois que votre bras va à merveille, puisque c'est de ce bras que vous tenez une lanterne.

Gryphus fronça le sourcil.

—Voyez ce que c'est, dit-il, en politique on fait toujours des fautes.... Mon Alcème vous a laissé la vie, je ne l'aurais pas fait moi.

—Bah ! demandez Cornélius et pourquoi cela ? Parce que vous êtes homme à compiler de nouveau, vous autres savaux, vous avez commerce avec le diable.

—Ah ça ! maître Gryphus, êtes-vous mécontent de la façon dont je vous ai remis le bras, ou de ce prix que je vous ai demandé ? dit le prisonnier Cornélius.

—Au contraire, morbleu ! au contraire ! maintenant le gôtier, vous me l'avez trop bien rompu le bras, il y a quelque sorcellerie là-dessous au bout de six semaines je n'en servais comme s'il ne lui était rien arrivé. A telles enseignes que le médecin du Buytenhof, qui nait son affaire, voulait me le couper au moins, pour me le remettre dans les règles, promettant que, cette fois, je serais tout mon une pouvoir n'en servir.

—Et vous n'avez pas voulu ?

—J'ai dit : Non. Tant que je pourrai faire le signe de la croix avec ce bras là, —Gryphus était catholique,—tant que je pourrai faire le signe de la croix avec ce bras là, je me moque du diable.

—Mais si vous vous moquez du diable, maître Gryphus, a plus forte raison devez-vous vous moquer des autres.

—Oh ! les savans, les savans ! s'écria Gryphus sans répondre à l'interpellation; les savans ! j'aimerais mieux avoir des militaires à garder qu'un seul savant. Les militaires, tant pis, ils boivent, ils se battent, ils se mutinent; ils sont deux comme des moutons quand on leur donne de l'eau-de-vie ou du vin de la Meuse. Mais un savant, bonne, bonne, bonne, il ne dort pas ! C'est subtile, ça ne dépense rien, ça garde sa dîne fraîche pour compiler. Mais je connaisse par vous dire que qu'une vous serez pas facile, a vous, de compiler. Il faudra pas de lierre, pas de papier, pas de grimoire. C'est avec des livres que M. Grotius s'est sauvé.

—Je vous assure, maître Gryphus, reprit van Badèle, que que être, pendant un instant l'idée me sauvet, mais que bien certainement je ne l'ai plus.

—C'est bien ! c'est bien ! dit Gryphus, vellez voir vous, j'en fera autant. C'est ça, c'est ça, Son Altesse a fait une bourde lorsque, il a dit.

—En ne me faisant pas compiler ? ....

—Mais, mon ami, souvenez que l'un et l'autre sont des conspirateurs. Et puis d'est par philanthropie que je vous ai dit ....

—Ah ! vraiment ! Expliquez donc un peu cela, cher monsieur Gryphus, je ne comprends pas bien.

—Oui. Si vous étiez resté sur le billot de maître Harbruck.

—Eh bien ?

—Eh bien ! vous ne souffririez plus. Tandis qu'en je ne vous cache pas que je vais vous rendre la vie très dure.

—Merci de la promesse, maître Gryphus.

Et van Badèle qui le prononçait souriait ironiquement au vieux gôtier. Rosa, derrière la porte, lui répondait par un sourire plein d'angélique consolation.

Gryphus alla vers la lenêtre.

Il tirait encore assez pour qu'on vît sans le distinguer un bonnet immense qui se perdait dans une urne grisâtre.

—Quelle vue a-t-on d'ici ? demanda le gôtier.

—Mon Dieu, dit Cornélius, en regardant Rosa.

—Oui, oui, trop de vue, trop de vue.

En ce moment les deux pigeons, effarouchés par la vue et surtout par la voix de cet inconnu, sortirent de leur nid, et disparurent tout effarés dans le brouillard.

—Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ? demanda le gôtier.

—Mes pigeons, répondit Cornélius.

—Mes pigeons ? répéta le gôtier, mes pigeons ! Est-ce qu'un prisonnier a quelque chose à lui ?

—Alors, du Cornélius, les pigeons que le bon Dieu m'a prêtés !

—Voilà deux pigeons une contravention, répliqua Gryphus, des pigeons ! Ah ! jeune homme, je ne homme, je vous prévis d'une chose, c'est que, pas plus tard que demain, ces oiseaux bouilliront dans ma marmite.

—Il faudrait d'abord que vous les tuassez, maître Gryphus, dit van Badèle. Vous ne voulez pas que ce soit mes pigeons; ils sont envoie bien mains les vôtres, je vous gage, et je vous le dis.

—Ce qui est différé n'est pas perdu, mangrée le gôtier, et pas plus tard que demain, je leur tordrai le cou.

Et, tout en faisant cette méchante promesse à Cornélius, Gryphus se pencha en dehors pour examiner la structure du nid. Ce qui donna le temps à van Badèle de courir à la porte et de serrer la main de Rosa, qui lui dit :

—A neuf heures ce soir.

Gryphus, tout occupé du désir de prendre dans le nid les deux pigeons, cuisine il avait promis de le faire, ne vit, ne entendit rien, et comme il avait fermé la lenêtre, il prit sa fille par le bras, sortit, donna un double tour à la serrure, poussa les verrous, et fit faire les mêmes promesses à un autre prisonnier.

A peine eut-il disparu, que Cornélius s'approcha de la porte pour écouter le bruit décroissant des pas, pour lorsqu'il se fut éteint, il courut à la fenêtre et demêlât de fond en comble le nid des pigeons.

Il aimait mieux les chasser à tout jamais de sa présence que d'exposer à la mort les gentils messagers auxquels il devait le bonheur d'avoir revu Rosa.

Cette visite du gôtier, ses menaces brutales, sa sombre physionomie de vieux surveillance dont il connaissait les alias, rien de tout cela ne put distraire Cornélius des douces pensées et surtout du doux espoir que la présence de Rosa venait de ressusciter dans son cœur.

Il attendit impatiemment que neuf heures sonnassent au donjon de Loewestein.

Rosa avait dit : A neuf heures, attendez-moi.

La dernière note de bronze vibrait encore dans l'air lorsque Cornélius entendit dans l'escalier le pas léger et la robe ondoyante de la belle Frisonne, et bientôt le grillage de la porte qui lui était ardemment les yeux Cornélius s'éclaira.

Le guichet venait de s'ouvrir en dehors.

—Me voici, dit Rosa encore tout essoufflée d'avoir gravi l'escalier, me voici !

—Oh ! bonne Rosa !

—Vous êtes donc content de me voir ?

—Vous le demandez ! Mais comment avez-vous fait pour venir ? dites.

—Ecoutez, mon père s'endort chaque soir presque aussitôt qu'il a soupé; alors, je le couche un peu étourdi par le genièvre; il en dîtes rien à personne, car, grâce à ce sommeil, je pourrai chaque soir venir causer une heure avec vous.

—Oh ! je vous remercie, Rosa, chère Rosa.

Et Cornélius avança, en disant ces mots, son visage si près du guichet que Rosa retira le sien.

—Je vous ai rapporté vos cœlaux de tulipe, dit-elle.

Le cœur de Cornélius bondit. Il n'avait point osé demander encore à Rosa ce qu'elle avait fait du précieux trésor qu'il lui avait confié.

—Ah ! vous les avez donc conservés !

—Ne me les avez-vous donc pas donnés comme une chose qui vous était chère.

—Oui, mais seulement parce que je vous les avais donnés, il me semble qu'ils étaient à vous.

—Ils étaient à moi après votre mort et vous êtes vivant par bonheur. Ah ! comme j'ai bénî Son Altesse. Si Dieu accorde au prince Guillaume toutes les félicitées que je lui ai souhaitées, certes le roi Guillaume sera non seulement l'homme le plus heureux de son royaume, mais de toute la terre. Vous étiez vivant, dîs-je, et tout en gardant la Bible de votre parrain Cornélius, j'étais résolue de vous rapporter vos cœlaux; seulement je ne savais comment faire. Or je venais de prendre la résolution d'aller demander au stathouder la place de gôtier de Gordum pour mon père, lorsque la nourrice m'apporta votre lettre. Ah ! nous pouvions bien attendre, je vous répondis. Mais votre lettre ne fit que m'affermir dans ma résolution. Cinq alors que je partis pour Leyde ; vous savez le reste.

—Comment, chère Rosa, reprit Cornélius, votre pensées, avant ma lettre reçue, à venir me rejoindre ?

—Si j'y pensais ! répondit Rosa, laissant prendre à son amour le pas sur sa pudeur, mais je ne pensais qu'à cela !

Et en disant ces mots, Rosa devint si belle que, pour la seconde fois, Cornélius précipita son front et ses lères sur le grillage, et cela sans doute pour remercier la belle jeune fille.

Rosa se rendit comme la première fois.

—En vérité, dit-elle avec cette coqueterie qui bat dans le cœur de toute jeune fille, en vérité, j'ai bien souvent regretté de ne pas savoir lire ; mais jamais autant et de la même.—Le gôtier qui lorsque votre nourrice m'apporta votre lettre ; j'ai tenu dans une main cette lettre qui parlait pour les autres et qui, pauvre sotte que j'étais, était muette pour moi.

—Vous avez souvent regretté de ne pas savoir lire, dit Cornélius, et à quelle occasion ?

—Dame ! dit la jeune fille en riant, pour lire toutes les lettres que l'on m'écrivait.

—Vous recevez des lettres, Rosa ?

—Par centaines.

—Mais qui vous écrivait donc ? ....

—Qui m'écrivait ! Mais d'abord tous les étudiants qui passaient sur le Buytenhof, tous les officiers qui allaient à la place d'armes, tous les commis et même les marchands qui me voyaient à ma petite fenêtre.

—Et tous ces billets, chère Rosa, qu'en faisiez-vous ?

—Autrefois, répondit Rosa, je me les faisais lire par quelque amie, et cela m'amusait beaucoup; mais depuis un certain temps, a quoi bon perdre son temps à écouter toutes ces sottises; depuis un certain temps je les brûle.

—Depuis un certain temps, s'écria Cornélius avec un regard troublé tout à la fois par l'amour et la joie.

Rosa baissa les yeux toute rougissante.

De sorte qu'elle ne vit pas s'approcher les lèvres de Cornélius qui ne rencontrèrent, hélas ! que le grillage; mais qui, malgré cet obstacle, envoyèrent jusqu'aux lèvres de la jeune fille le souffle ardent de plus tendre baiser.

A cette flamme qui brûla ses lèvres, Rosa devint aussi pâle, plus pâle peut-être qu'elle ne l'avait été au Buytenhof, le jour de l'exécution. Elle posa un gémissement plaintif, ferma ses yeux et resta debout, comme extasiée, tenant de la main les palpitations de son cœur.

Cornélius, demeura seul, en fut réduit à ravoir le doux parfum des cheveux de Rosa, resté comme en capitif entre le treillage.

Rosa s'était enfuie et précipitamment qu'elle avait oublié de rendre à Cornélius les trois œlaux de la tulipe noire.

ALEXANDRE DUMAS.

(*A continuer.*)

POUR MARGUILLIERS.
CHS. LESSEPS,
F. BRUZEBEAU,
T. LIVEAUDAIS,
F. GOMEZ.
☞ L'élection aura lieu lundi, 9 septembre.

POUR MARGUILLIER.
J. A. BONNEVAL.

COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS.
Mardi soir, 27 AOUT 1850.

Les ventes de coton se sont élevées aujourd'hui à 900 balles. Hier, 1,900 balles ont été prises par un acheteur anglais.

Quelques petits lots de sucre et mélasse ont été faits aux anciens prix.

La farine est ferme; l'Ohio se vend $4 50 et le St-Louis, $4 75. Quelques lots de maïs ont été vendus de 54 à 56 cts le boisseau.

Les provisions sont lourdes. Le porc vaut au détail $14 et le prime $9 25.

Le whiskey rectifié s'est vendu 24 à 24½ cts le gallon.

La navire *Leda* fixée aujourd'hui pour le Havre a été retardée.

LISTE MARITIME.

Port de la Nouvelle-Orléans.

—EXPÉDIES—

Steamship Falcon, Hartstrine, pr New-York.
Brick Victoria, Derbes, pr Bagnes.
Goelette J. F. Ranart, Mail, pr rampes.
Chipola, Cornish, pr Mobile.

—ARRIVÉS—

Steamship Galveston, Perry, de Galveston.
Steamer Gen Hamer, Rome de Pensacola.
Goelette Geo Armod, Whitney, de Campêche.

—STEAMBOATS—

Gipsey, Tire, de Bayou Sara.
Anna Johnson, des Apalaches.
St James, Hyde, de Donaldsonville.

STEAMERS DE L'ATLANTIQUE.

[DE LIVERPOOL.]

America, pour New-York ..... le 17 Aout
Asmodeus, de New-York ..... le 31 Septembre

Le public est prié de ne pas non-acheter un prix de 6 pesetas, un billet de $500 daté du 15 Aout 1850, payable à ordre de Mr Whitney, ordre de Anthony Fernandez, le dit billet ayant été perdu ainsi que le portefeuille qui le contenait, dans la Mobile-ville.
R. VALAUN.
28 aout—3t Courtier, rue Dauphine, No 50

AVIS.
MA femme Catherine Passeguet, ayant abandonné mon domicile sans aucun motif, je préviens le public que je ne serai responsable d'aucune dette contractée par elle.
28 aout—1 JEAN SIMON PUISSEGUE.

Lard fumé, Moss Pork et Graisse.
25 barils plain extra ribbed, fin quality, 250 do moss pork.
Jute bartlette graisse en feuilles, fin quality.
A vendre par DUNBAR & BUCHANAN,
28 aout 28, rue Gravier.

Toile et Cordes d'emballage, ficelle.
600 pièces toile du Kentucky, 44 pouces, 30 rouleaux corde de chanvre à emballage 30 barils ficelle, à vendre par
DUNBAR & BUCHANAN,
28 aout 32, rue Gravier

PEAUX de bœuf et mouton, en déchargement du steamer Gibby.
35 pouces et 8 balles mouton, à vendre par
J. F. BERCIER & CO.,
28 aout 34, Vieille Levée.

On demande une blanchisseuse active et ayant de bonnes recommandations.
S'adresser à J. F. BERCIER & CO.,
28 aout 34, Vieille Levée.

DRAW-BACK—En douane et à entrepôt.
1 fût pipes eau de vie Bartholomy, cognac dans preuve.
1 fût pipes eau de vie do do do
1 fût do do do M. Daniel, fine champ,